L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 19 JUILLET 1887. 60me Année

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
MARDI, 19 JUILLET 1887

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 8e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par le shérif, à son entrepôt, rue Ste Anne, entre Royale et Chartres, un vaste assortiment de meubles neufs, etc.

Le chemin de fer de Kansas City, Watkins et Golfe.

Quelle magnifique chose que l'esprit d'initiative et d'entreprise! De quoi n'est-il pas capable? A quels étonnants résultats ne le voit-on pas aboutir à chaque instant? Il opère, tous les jours, de véritables prodiges; il lui suffit de quelques années pour transformer tout un pays, et, d'un, vaste désert, faire une contrée couverte d'une nombreuse population et d'admirables produits.

Nous laissons de côté les mouvements rapides, bruyants, provoqués par une grande découverte faite sur un point quelconque du globe—découverte qui promet de riches trésors, excite des millions d'appétits et provoque sur ce point de brusques déplacements, de soudaines agglomérations d'hommes. Tels sont les curieux phénomènes dont nous avons eu le spectacle en Californie, en 1848, quand on a signalé l'existence de mines d'or et d'argent qu'on disait inépuisables; dont nous sommes encore témoins, aujourd'hui, à Birmingham, Alabama, où l'exploitation d'énormes gisements de fer et de houille attire tant d'ambitions, tant d'esprits avides et aventureux.

Ces mouvements sont tout naturels: nous ne les blâmons pas, mais nous n'éprouvons pour eux aucune espèce d'admiration. Nous n'y trouvons pas en activité les plus nobles facultés de l'homme, celles qui sont appelées à rendre à la civilisation les plus grands services. La recherche brutale de l'or et de la fortune, enlevée en un tour de main, ne saurait toucher nullement; c'est un des plus bas côtés de l'âme humaine.

Nous voulons parler des efforts faits avec autant de sagacité que de courage et de persistance, pour secourir la pauvre nutrive de la terre, pour lui arracher les produits destinés à alimenter l'humanité, pour ouvrir de nouveaux champs à l'activité de l'agriculteur, de nouvelles routes au commerçant. Dans cet ordre de travaux, les plus utiles, par conséquent, les plus nobles que nous connaissions, nous plaçons en première ligne ceux des pionniers venus, il y a quelques années, du Grand Ouest dans le sud-ouest de la Louisiane, pour en couvrir le sol de fermes, pour en peupler les prairies à moitié désertes jusque-là, pour y développer l'agriculture et surtout l'élevage, industrie méconnue, négligée depuis trop longtemps et destinée à enrichir ces contrées bénies du ciel et délaissées des hommes; nous plaçons surtout la fondation de cette immense ferme de douze cent mille acres, la plus grande du monde, due au génie organisateur de M. Watkins et qui ferait, dans vingt ans, s'il le voulait, de ce simple cultivateur de riz, un homme plus puissant qu'un roi.

M. Watkins habite d'ordinaire, comme on le sait, Lac Charles où il trouve, nous devons le dire, des collaborateurs habiles, dévoués, dignes de lui. Avec la justesse de coup d'œil qui ne les abandonne jamais, ils ont parfaitement vu que, placés, eux aussi, du côté du Sud, à deux pas du golfe, dont les séparent seulement un lac et une courte lisière, et, du côté du nord, non loin des riches contrées du Missouri, de l'Illinois, du Kansas, du Minnesota, de l'Iowa, du Nebraska qui constituent ce qu'on appelle le grenier du globe, ils se trouvaient à l'extrémité inférieure de la route qui conduit directement, à vol d'oiseau, de ces contrées au golfe. A quoi bon forcer les bœufs, le maïs et autres produits alimentaires de ces Etats à suivre les longs détours du fleuve Mississipi, quand ils peuvent arriver à aussi bas prix et beaucoup plus rapidement dans les eaux profondes du golfe, pour gagner, de là, l'Europe et les autres marchés qu'ils alimentent? Nous vivons à une époque où le temps est plus que de l'argent et la rapidité des transports la première des économies. Pourquoi donc ne pas profiter de cet avantage, ne pas tenter de tracer une nouvelle route qui, partant d'un point du Missouri, de Kansas City, par exemple, traverserait l'Arkansas, et après avoir longé l'Ouest de la Louisiane, du haut en bas, aboutirait à Lac Charles, d'où les produits des Etats voisins gagneraient l'Océan?

Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur la carte pour s'apercevoir de la justesse du calcul. Il était impossible que des hommes comme M. Watkins et ses associés eussent, un seul instant, l'esprit traversé par une idée aussi vraie, sans qu'ils songeassent immédiatement à la mettre à exécution. Une compagnie fut aussitôt formée, au capital de $5,000,000, pour la construction de la voie ferrée en projet. Des ingénieurs furent en même temps chargés de faire les études nécessaires pour le tracé de la route; ils sont déjà à l'œuvre. Le principal d'entr'eux, actionnaire lui-même de la compagnie, le prof. A. Brown, a déjà exploré la route, depuis Lac Charles jusqu'à Texarcana; il vient de revenir de son voyage, à peu près fixé sur la direction que prendra la voie.

Les choses vont grand train avec les Watkins et consorts. Quand nous apprenons la formation de la compagnie, les études sont déjà à moitié faites et les travaux à la veille de commencer. Avant deux ans, peut-être, la Louisiane sera enrichie d'une grande voie ferrée nouvelle—le chemin de Kansas City, Watkins et Golfe.

Les journaux de Lac Charles en jubilent; ils ont raison. En suivant la ligne sur la carte, depuis le point de départ jusqu'au point d'arrivée, on voit clairement que des régions productrices des grains au Golfe du Mexique, il n'en est pas de plus directe, de plus courte, par conséquent, pas de plus rapide, de plus économique. Les habitants de Lac Charles prévoient déjà le jour où ils feront d'énormes affaires, où leur population triplera, décuplera, où leur petite localité d'aujourd'hui sera une grande ville de 25,000 âmes. Les habitants de Calcasieu ne se font pas beaucoup d'illusion; leur calcul est assez juste. Ils grandiront bien vite et ils le méritent; c'est la récompense due à leur énergie, à leur ingéniosité, à leur esprit d'entreprise.

Nous craignons fort que la Nouvelle-Orléans n'ait pas autant à s'en louer. On lui a déjà créé plus d'une concurrence redoutable: née, entr'autres, à l'Est, de Chicago à Pensacole. On sait que la ligne est presque achevée. En voici une autre qui peut lui faire plus de mal encore. Et nous laissons faire partout, sans chercher à lutter, comptant trop sur l'appui tout-puissant d'un fleuve dont l'efficacité diminue tous les jours, entouré qu'il est par une multitude de lignes de fer qui lui enlèvent la plupart des marchés, jadis ses tributaires forcés. Il est grand temps de secouer notre torpeur; la situation est assez grave. Ne nous révellerons-nous que pour voir sombrer le navire et pour sombrer avec lui?

Pour le teint il n'y a rien de mieux que la Salsepareille d'Ayer. Elle donne le coloris de la santé au visage pâle et blême.

LOUISIANE.

Le *Banner*, New Road, paroisse Pointe-Coupée, du 16 juillet:

Notre récolte de cannes est très belle.

—Après avoir minutieusement examiné un certain nombre de champs de coton, durant la semaine qui vient de s'écouler, nous sommes convaincus de ce fait, que le drainage fait un bien immense à la culture, surtout à celle du coton. Après trois semaines de pluies, nous voyons que là où le sol a été drainé convenablement, le coton n'a que très peu souffert et donnera une pleine récolte. Là où le drainage a été insuffisant, il a pris la rouille; en quelques endroits, il a coulé; dans les terres basses, il est mort.

Voici le moment de marquer les places où les fossés font défaut, afin d'y remédier pour l'avenir, à temps pour la récolte de l'année prochaine.

—On se plaint beaucoup des dégâts causés au coton, durant les pluies. Trois semaines de pluies incessantes que nous venons de traverser. Quelques uns estiment la perte à 25 pour cent. D'autres vont encore plus loin—il ne faut rien exagérer.

—Il a paru quelques chenilles dans nos champs. Vont elles augmenter rapidement en nombre de façon à produire de graves dégâts? Cela dépend entièrement du temps que nous allons avoir.

—Les chemins, dans toute l'étendue de la paroisse, sont dans un état déplorable. Nous espérons que l'on n'épargnera rien pour les réparer le plus tôt possible. La moisson pourrait en souffrir considérablement.

—Un correspondant nous apprend que, dans quelques parties de la région de l'Atchafalaya, le coton a été attaqué par la rouille; on ne nous dit pas jusqu'à quel point s'élèvent les dégâts.

—Dans notre paroisse, la canne est assurément très belle. La tige est vigoureuse et haute pour la saison. Dans l'état où elle se trouve, elle ne peut que continuer à pousser magnifiquement. On doit compter sur un abondant rendement.

—La salubrité publique, ici, est, cette année, à l'époque où nous nous trouvons, beaucoup meilleure qu'elle ne l'a été depuis bien longtemps.

—Nous avons déjà parlé, ici, d'une immense vigne qui, depuis trois ans, pousse admirablement, chez M. A. Dauthier, et donne des fruits superbes. Nous sommes alliés la visiter; les grappes y sont innombrables et d'une grosseur énorme. Une grande partie d'entr'elles pèsent plus d'une livre—à la bonne heure; mais puisque cette culture réussit, pourquoi ne pas la propager?

—Il est tombé beaucoup d'eau à Lakeland et dans le voisinage, mercredi. Jeudi, la pluie est tombée par torrents entre Lakeland et Hermitage.

—Nous remarquons avec plaisir que bon nombre de nos habitants font maintenant avec Baton-Rouge un commerce dont les habitants de Bayou-Goula avaient autrefois le monopole.

Le *South*, Plaquemine, paroisse Iberville, du 16 juillet:

La récolte est belle, mais nos chemins sont dans un état déplorable.

—Le canal situé au-dessus de notre localité, qui tombe dans le bayou Plaquemine et est connu sous le nom de Canal de la Corporation, a été inspecté et travaillé de nouveau. Au lieu d'un pont de bois, on a construit un chemin bourbeux sur les tuyaux qui sont placés au fond du canal. Les tuyaux ont été placés trop haut en terre; il en résulte que la vélocité du courant en est accrue, de façon à attaquer les rives. Heureusement on a réparé le canal à temps. On a établi une coulée en bois qui fait tomber l'eau directement dans le bayou Plaquemine. Ce travail a été fait par ordre de notre digue-maire.

—Le beau melon d'eau que nous a apporté dans nos bureaux, le capitaine Thos. Gourrier! Il pesait 60 livres; c'est le plus gros que nous ayons vu, cette année.

—Décédés, à Bayou Goula, M. Wm. Billings, à l'âge de 63 ans; et M. J. F. Rene Blanchard, à l'âge de 47 ans.

Le *Signal*, Rayne, paroisse Acadie, du 16 juillet:

La pluie continue, la chaleur devient tous les jours plus ardente et des myriades de moustiques s'attaquent aux pauvres animaux qui s'enfuient dans notre localité, pour y passer les nuits.

L'*Advertiser*, Lafayette, paroisse Lafayette, du 16 juillet:

Le ver du coton a fait son apparition dans la paroisse Madison, ainsi que dans le comté de Washington, Mississipi.

—Nous avons reçu la visite du Dr A. O. Clark, qui habite Bonnet de notre paroisse. Le Dr nous rapporte que la récolte de coton dans son voisinage a été quelque peu attaquée par les pluies récentes; mais le maïs est abondant et en bon état; il y en aura probablement la plus forte récolte qu'on y aura jamais faite, depuis qu'on l'y cultive.

Le *Democrat*, Donaldsonville, paroisse Ascension, du 16 juillet:

Nous avons eu des pluies torrentielles, accompagnées de tonnerre, dimanche et mardi, et, on le sait, plus il pleut, plus les chemins sont mauvais. Heureusement, les récoltes ne semblent pas en avoir souffert. Toute cette eau, en tombant dans la terre, y a activé la végétation; la perspective est on ne peut plus encourageante. Les rapports de toutes les parties de la paroisse continuent à être favorables.

—Nous apprenons, de source certaine, que le sucre est à bas prix et que la production sucrière est au niveau le plus bas. Et cependant, jamais on n'a fait autant d'améliorations dans les sucreries; jamais on n'y a placé plus de nouveaux engins, fait plus de réparations. D'où vient cela?

Si la production du sucre ne rapporte plus, pourquoi s'obstiner à la continuer et à l'augmenter?

La raison véritable, c'est que nos planteurs ont appris enfin ce qu'ils eussent dû savoir depuis longtemps: que, quand le sucre est à bas prix, le planteur qui obtient le plus de jus d'une quantité donnée de cannes réussit. Une machine qui augmente le gain sur le sucre d'un sent, sauve $2,000 et 2,000,000 de livres de sucre, avec l'évaporateur Yaryan, le montant du charbon est réduit au minimum. Ajoutez-y le gain que l'on fait avec les moulins à cinq cylindres et l'on arrive à une amélioration énorme dans la situation du planteur.

On a fait, avec succès, dans quelques paroisses, l'essai des Usines Centrales; elle deviendra bientôt la méthode en vogue. De plus, la division du travail permet au petit planteur de vendre ses cannes à la tonne, à l'usine. L'usine achète à un prix convenable, lequel est basé sur le prix de vente du sucre. Le planteur sait ce qu'il gagnera et le propriétaire de l'usine, assuré d'un bénéfice, se met avec courage à l'œuvre. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'au taux actuel du sucre, il est impossible de se tirer d'affaire avec le vieil outillage des sucreries.

Loterie de l'Etat de la Louisiane.—La Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane vient de verser entre les mains d'un des employés de la Banque Nationale de la Nouvelle-Orléans, M. D. G. Baldwin, Jr., le quart du gros qui gagné au tirage de vendredi dernier par le billet portant les numéros 20—25—47, billet qui avait coûté la modique somme de 25 sous au bureau de M. S. Michel, rue Baronne, 204. On ira plus loin un avis à ce sujet.

L'empereur Guillaume vient d'envoyer 13,500 fr. au docteur Mackenzie, pour les soins donnés au Kronprinz, les opérations qui lui ont été faites et les trois séjours que le docteur a faits à Potsdam.

En cour d'assises. Un avocat défend son client avec une chaleur communicative:

—Messieurs les jurés, messieurs de la cour, vous ne condamnerez pas mon client. Voyez! il est jeune; vous ne manquerez pas d'occasions, plus tard, de l'envoyer au bagne!

On annonce que le maréchal de Mac Mahon vient d'achever un ouvrage sur la bataille de Sedan.

ENTREVUE AVEC LE NOUVEAU NONCE DU PAPE A PARIS.—Un reporter du *National* en rend compte en ces termes:

M. Rotelli est un jeune nonce. Il paraît âgé tout au plus de cinquante ans. Il est blond. Un prélat italien blond ne peut-il pas être dangereux au pays de Gaule?

Sa physionomie, d'expression douce, est avenante et onctueuse ainsi qu'il sied.

Vêtu de la robe violette de l'évêque, la tonsure couverte de la minuscule calotte de taffetas couleur d'améthyste comme son anneau épiscopal, la croix, insigne, de sa dignité, suspendue au col par la chaîne d'or officielle, il parle assez difficilement le français, très empêché par l'accent italien, un accent qui semble fait de notes de musique malicieuse.

Cette entrevue était pour un Français particulièrement piquante.

Voici, résumées, mais résumées avec exactitude, les déclarations principales que m'a faites le nonce pontifical dans la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui:

"Je suis allé, en effet, chez M. de Mackau, m'a déclaré le nonce; j'y suis allé dîner, parce que j'étais invité à dîner.

"L'un des premiers désirs d'un étranger, fût-il nonce, lorsqu'il arrive à Paris, est de faire des connaissances. Je ne suis jamais venu à Paris; ma situation en France me défend de vivre isolé et j'ai l'intention d'accepter les invitations qui me seront faites.

"Ma visite à M. de Mackau n'a pas le moindre caractère secret. J'ai été invité comme trente personnes; je ne suis pas resté seul avec l'honorable député. Et, du reste, serais-je seul avec lui que je n'aurais pas dit un mot de la conversation que l'on m'a prêtée. Je n'étais chargé d'aucune mission.

"Le nonce ne doit pas s'occuper de la politique intérieure de la France, voilà ce que je vous prie de dire."

Un chasseur de vipères.

Un correspondant de la *Strassburger Post* lui écrit, de l'arrondissement de Metz-campagne:

"Le voyageur qui, partant de Metz, remonte en chemin de fer la belle vallée de la Moselle dans la direction de la frontière française, ou encore celui qui suit l'une des routes longeant cette rivière, aperçoit, sur la rive gauche, après avoir dépassé Ars et Jouy-aux-Arches, une longue file de rochers; elle s'étend entre les villages de Darnot et Noveant et couronne la pente orientale du mont abrupte; ce sont les "rochers de Fraze." A leur pied le terrain, sur un espace de 500 mètres environ, est recouvert d'un épais taillis qui cache des débris de rochers; puis voici les vignes dont la rangée uniforme s'abaisse insensiblement dans la vallée de la Moselle.

"A cet endroit, à la lisière supérieure des vignes et sur la limite des sauts rocheux, j'ai rencontré, il y a quelques jours, un homme qui s'adonnait à une singulière occupation: il ne se livrait ni plus ni moins qu'à la chasse, aussi extraordinaire que dangereuse, des serpents venimeux: vipères communes et autres.

"Ce Nemrod original s'appelle Félix Barizien; originaire de Gorze et cordonnier de profession, il est, comme âge, dans les environs de la trentaine. Il fait la chasse aux serpents venimeux depuis quatre années, et il a acquis, avec le temps, une adresse étonnante dans ce métier. Pour lui, maintenant, c'est une véritable passion, car la prime de 1 m. 50 qu'alloue l'administration pour toute vipère tuée est une bien piètre récompense, qui n'est nullement en rapport avec la perte de temps et ne compense en aucune manière les fatigues et les périls attachés à cette singulière profession.

"Les armes du chasseur de vipères sont assez simples: elles consistent en un bâton d'un mètre de longueur, de l'épaisseur d'une forte canne, et en un fil de fer très résistant, de même longueur que le bâton, et aiguisé à l'une des extrémités. La chasse elle-même n'est pas du tout un moins ne paraît pas moins simple. Le tueur de serpents, naturellement, s'est familiarisé par la pratique avec les habitudes des reptiles venimeux: il les connaît à la perfection et excelle à découvrir leurs abris, leurs retraites mieux que beaucoup qui ont écrit là-dessus de longs traités; il sait donc que les vipères communes et autres en général sont nonchalantes et que leur confiance dans l'arme redoutable dont la nature les a munies, ne les rend pas très craintives, bien que la plupart du temps elles cherchent à éviter un danger qui les menace.

"Quand notre Nemrod a épié sa bête, c'est presque toujours déjà coup fait pour lui; il ne la manque qu'exceptionnellement. Il s'avance intrépide, à la distance d'un mètre, du reptile qui se chauffe tranquillement au soleil ou rampe paresseusement. Le bâton accomplit son office: d'un mouvement rapide il se jette par terre, un bout reposant sous son pied et l'autre tenant cloué sur le sol le reptile qui est mis de cette manière dans l'impossibilité de mordre. Un léger coup de fil de fer brise l'épine dorsale de la vipère. Si l'animal s'est réfugié dans un trou ou entre des pierres, et qu'il ne soit pas impossible de l'atteindre, le chasseur le pique, le transperce de la pointe de son fil de fer et en vient encore à bout de cette façon.

"Il va de soi que le tueur de vipères, dans l'exercice de son périlleux métier, ne doit pas manquer de la prudence nécessaire. Et cette prudence est encore nécessaire même quand le reptile a été transpercé ou a eu l'épine dorsale rompue. La tête complètement séparée du reste du corps mord encore pendant des minutes, pendant des quarts d'heure même et ces morsures sont aussi dangereuses que celles du serpent en vie. Notre homme a, par suite, la précaution de passer autour du cou de la vipère une solide ficelle qu'il serre bien fort et, retournant chez lui, il a soin de tenir la venimeuse bête le plus éloignée possible de sa personne."

Le Rénovateur des Cheveux de Hall est le plus facile à appliquer, il est aussi le plus propre parmi les préparations rivales.

Les cumulards.

Un des petits décrotteurs récemment installés sur le boulevard, après avoir brossé un gentleman de la tête aux pieds, dit à son client d'un petit air suffisant:

—Vous savez, bourgeois, je cire aussi les moustaches.

Faut-il n'avoir plus rien à "statistiquer?"

Voici que d'honorables calculateurs se sont mis à cataloguer les charognes charriées par la Seine à Paris. Et ils ont trouvé entre autres chiens et chats: 10 moutons, 66 cochons, 1 serpent, 1 perroquet, 2 veaux, 8 singes, 3 hérissons, 3 paons et un *phoque!*

ILS ONT QUITTÉ LA RUSSIE.—Tous les directeurs des fabriques et des raffineries de sucre situées dans les provinces polonaises, ainsi que leurs adjoints, ont quitté la Russie, en conséquence des derniers ukases. Ils étaient tous Allemands.

ANECDOTE.—Le critique d'art du *Français*, parlant des mesures qu'on veut prendre contre les incendies de théâtres, termine son feuilleton par une anecdote amusante:

Un jour que Baudry, perché sur son échafaudage, travaillait au foyer du nouvel Opéra, il vit un pompier de service qui le regardait peindre et paraissait très intéressé par ce spectable.

—Eh bien! mon brave, à quoi pensez-vous donc?

—A rien, monsieur; seulement, quand ça brûle, la peinture à l'huile, ça fait de la bien mauvaise fumée.

LE CARACTÈRE DE M. DE BISMARCK.—Des mémoires du comte de Beust cette anecdote qui montre le caractère du prince de Bismarck et d'autant plus exactement qu'elle a été contée aussi telle quelle par le chancelier lui même:

—Comment faites-vous, dit-il au comte de Beust, quand vous vous mettez en colère? Ne trouvez-vous pas que c'est un grand soulagement de détruire quelque chose?

Voyez-vous, l'autre jour, j'étais là-bas—et il montra les fenêtres de l'appartement occupé par l'empereur Guillaume—et je me suis mis dans une colère bleue. Je ferme la porte tant que je peux, la clef me reste dans la main; j'entre chez Lehndorn et je la jette dans une cuvette qui se brise en mille morceaux.

—Mon Dieu, me dit Lehndorn, êtes-vous malade?

—Je l'ai été, mais me voici rétabli.

Nouvelles militaires de France.

Le ministre de la guerre vient de décider que l'appel des médecins de réserve aura lieu en 1887 dans les conditions suivantes (la 10me corps d'armée excepté):

220 médecins aides-majors de la 2me classe seront convoqués à l'époque des manœuvres d'automne. Ces médecins seront désignés par les généraux commandant les corps d'armée auxquels ils appartiennent.

Aucune dispense d'appel ne pourra être accordée, si ce n'est pour des cas de force majeure dûment constatés ou dans l'intérêt des populations.

Le *Journal officiel* publie l'instruction pour l'admission à l'Ecole supérieure de guerre en 1888; le concours comprend: 1. des épreuves écrites déterminant l'admissibilité; 2. des épreuves orales; 3. une épreuve d'équitation.

Les sous-lieutenants, lieutenants et capitaines de toutes armes sont admis à s'y présenter s'ils remplissent les conditions suivantes: avoir au 31 décembre de l'année du concours, au moins cinq ans de grade d'officier et, au 1er février de la même année, trois ans de service effectif dans les troupes.

Les officiers nés antérieurement au 1er janvier 1856 ne seront pas admis à prendre part au concours.

Les sous-lieutenants, lieutenants et capitaines de l'infanterie et de l'artillerie de marine peuvent, avec l'autorisation du ministre de la marine, prendre part aux épreuves dans les mêmes conditions que les officiers de l'armée de terre.

Le ministre de la guerre a donné des ordres pour que dans tous les services de l'administration centrale et dans tous les corps d'armée on étudie la question de la décentralisation militaire.

Le général Ferron voudrait étendre dans la plus large mesure les attributions des commandants de corps d'armée et leur laisser la solution sur toutes les affaires qui ne sont pas d'ordre général, de manière à décharger le ministre et l'administration centrale d'une foule de questions qui peuvent être tranchées sur place d'une façon beaucoup plus rapide et surtout plus rapide.

Il a déjà été décidé en principe que pour les mariages d'officier les autorisations seraient données par les commandants de corps d'armée.

La Comédie-Française sous Napoléon Ier.

"Il y aurait, a dit le comédien Fleury dans un passage de ses *Mémoires*, à faire une vie théâtrale de Napoléon. Il ne s'est pas passé une année de cette existence si remplie sans qu'il s'occupât de la Comédie-Française." Le fait est exact; le théâtre a toujours tenu une grande place dans les préoccupations de l'empereur, témoin le décret de Moscou, rendu dans les circonstances que l'on sait. Mais ce n'est point seulement par simple goût personnel pour l'art dramatique que Napoléon donna une si constante attention au théâtre et en particulier à la Comédie-Française, c'est aussi et plus encore par raison politique. Le spectacle fut pour lui un *instrumentum regni*, il se servit de Talma, de Fleury, de Lafon, de Molé, de Mlles Raucourt, Contat, Mars, etc., etc., comme des rouages utiles à certains moments au jeu de la politique. C'est ce qu'établit parfaitement M. Alfred Copin, dans son nouvel ouvrage *Talma et l'empire*, ouvrage qui répond au *desideratum* exprimé par Fleury, car il est véritablement une histoire très complète des rapports qui ont existé entre Napoléon et les principaux acteurs de son temps, en tête desquels figure nécessairement Talma, le tragédien où les préoccupations politiques dominent presque toujours. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, le fameux décret de Moscou est dû à une pensée politique. Il s'agissait pour l'empereur de donner le change à l'Europe et surtout à la France sur sa vraie situation. Le bruit courait à Paris et dans toute l'Europe que Napoléon, enfermé à Moscou, était en proie aux plus vives angoisses et courait les plus grands dangers. N'était-ce pas le meilleur démenti à donner à ces bruits que la publication d'un décret qui devait attester à tous les yeux la parfaite liberté d'esprit de l'empereur et de son absolue tranquillité au sujet de l'avenir? Ce fut, a écrit de Bourrienne, une petite fourberie de la politique.

C'est également en vue de servir ses desseins politiques que l'empereur ordonna une comédienne ordinaire à Erfurt. Napoléon songeait, à ce moment, à une alliance très étroite avec l'empereur Alexandre. Il pensait même à un mariage avec une des deux sœurs du tzar. Talma et ses camarades devaient servir à lui gagner le cœur d'Alexandre, et, de fait, les représentations qui furent données à Erfurt et auxquelles les souverains assistèrent régulièrement contribuèrent à donner à leur liaison un caractère plus intime. C'est au cours d'une de ces représentations—on jouait *Œdipe*—qu'eut lieu l'incident de la poignée de main donnée à Napoléon par Alexandre au moment où, Philoctète prononce le fameux vers:

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

Si l'on veut se faire une idée de ce qu'étaient payés alors les comédiens les plus célèbres, on peut en juger par les sommes qui furent allouées aux acteurs emmenées à Erfurt; tous les chefs d'emploi, Talma, Lafon, Saint-Prix, Mlles Raucourt, Petit-Vanhove reçurent 1500 francs pour l'aller, 1000 francs pour le retour et 500 francs pour le séjour—un séjour de six semaines—en tout 3000 francs. Les célébrités artistiques de notre époque estimeraient sans doute que c'est là un mince salaire pour plus de vingt représentations données devant un parterre de rois. Tous les comédiens, il est vrai, et surtout les comédiennes, reçurent d'assez fortes gratifications de la part de leurs royaux auditeurs. Talma, pour sa part, reçut de Napoléon, à titre de gratification, dix mille francs. L'empereur, d'ailleurs, ne cessa jamais de manifester un vif attachement pour son comédien favori, dont il paya souvent les dettes; car Talma fut toute sa vie un dépensier, toujours endetté et toujours courant après l'argent pour satisfaire ses créanciers, ce qui ne contribuait pas peu à assaisonner sa mélancolie naturelle, car ce grand artiste était un mélancolique et même, par moments, un hypocondriaque: "Lorsque je vais au spectacle, disait-il un jour à sa femme, et que je vois tous ces êtres rassemblés, parés et joyeux, je dis toujours cette réflexion: Dans peu d'années, ils seront tous dans le cercueil, et cela pour l'éternité!.... Le croirais-tu, disait-il encore, quand je considère une femme, ses formes gracieuses, ses traits charmants, je cherche à voir ce que serait le squelette de cette jolie créature; je le découvre sous la chair; mes yeux et mon esprit ont pris cette habitude, et, malgré mes efforts, je le vois toujours ainsi." D'autres fois, c'étaient des terreurs dont il ne pouvait se défendre; tantôt il se croyait près de devenir aveugle; tantôt il craignait de tomber mort dans la rue; souvent il pensait être paralysé. Un jour, en jouant *Cinna*, racontait-il à Audibert, il entrevit autour de lui des abîmes sans fond. Une fois, il lit dans un journal l'affreux récit d'un crime; il crut avoir devant les yeux la tête coupée de la victime; il fuit, il marche à l'aventure, entre dans une église, en ressort, va sans savoir où et se rappelle enfin qu'il doit jouer *Hamlet*. "Ce soir-là, disait-il, quand je leval le poignard sur ma mère, je me fis peur à moi-même." Que de misères, que de douleurs dans ces existences qui semblent n'avoir été qu'un long triomphe!

Le volume que vient de faire paraître M. Alfred Copin est le deuxième d'une série consacrée à Talma. Le premier volume paru il y a quelques mois était intitulé *Talma et la Révolution*, et l'auteur annonce la prochaine publication d'un troisième volume: *Talma et la Restauration*, qui complètera l'intéressante étude qu'il a consacrée au grand tragédien.

AUGMENTATION DE POPULATION.—Voici l'augmentation de la population des principales villes des Etats-Unis:

New-York, qui avait 238,000 habitants en 1830, en compte aujourd'hui 2,303,000.

Mais le chiffre le plus étonnant est celui de Chicago.

En 1830: 45 habitants.
En 1880: 572,000.

La Bourse de commerce de Paris.

Les plans de la construction de la Bourse de commerce, après avoir été modifiés sur la demande de l'administration, viennent d'être arrêtés définitivement. M. Blondel, l'architecte chargé du nouveau projet, s'est très habilement tiré du programme qui lui avait été donné. M. Blondel conserve le gros-œuvre des bâtiment en pierre de taille de la Halle aux Blés, mais en la modifiant de telle sorte qu'il sera impossible de la reconnaître.

L'entrée du vestibule principal, en façade du côté de la rue du Louvre, est accusée par un fronton qui reçoit un écusson aux armes de la Ville de Paris, accompagné de rinceaux et complété par un entablement corinthien dans la frise duquel est encadrée l'inscription: *Bourse de commerce*. Cet entablement est soutenu par quatre colonnes dégagées avec chapiteaux du même ordre; au-dessus est un groupe représentant la Paix, le Commerce et l'Industrie; à droite et à gauche, les pilastres sont couronnés par un écusson portant le casque de Mercure, dieu du commerce.

Les larges trumeaux extérieurs sont motivés par deux pilastres accouplés de l'ordre dorique qui reçoivent la statue d'une ville principale, heureusement campée sur un piédestal dans la hauteur de l'acrotère. Sur ce piédestal sont placées les armes de la ville entourées d'une gracieuse guirlande.

L'intérieur est non moins élégant: toutes les arcades sont hablement décorées; chaque tympan reçoit l'écusson d'une ville dont les produits doivent être vendus dans la Bourse de commerce.

Le rez-de-chaussée recevra les bureaux de la poste, du télégraphe, du commissaire de police, etc.; au premier et au second étage, desservis par des gerbes de fer forgé, en encorbellement, sont situés deux cent cinquante bureaux pour les négociants.

La coupole est divisée en deux parties: la première repose sur une haute corniche de couronnement; elle forme un plafond qui sera orné de figures allégoriques et de peintures représentant d'anciens monuments de Paris: le toit avec couverture extérieure en plomb; la partie supérieure entière éclairera le vaste hall.

A droite ou à gauche du bâtiment proprement dit, seront les annexes qui se composeront de deux pavillons très importants; leur décoration au dehors sera grandiose et terminée par des tourelles. Enfin le bel escalier, œuvre de Dupuis, qui se trouve du côté de la rue Vauvilliers, sera seul conservé; celui qui se trouve en face de la rue Mercier sera remplacé par deux autres qui desserviront les trois étages à droite et à gauche de l'entrée principale.

LES EMPLOYÉS DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS.—M. de Heredia, ministre des travaux publics, a donné un avis favorable à la reconnaissance d'utilité publique de l'Association fraternelle des employés des chemins de fer français.

Cette Société a pour objet, d'une part, d'assurer à ses membres fondateurs et titulaires une pension de retraite, réversible, en cas de décès, sur la tête de l'époux survivant, des orphelins ou des mères veuves, et, d'autre part, de fournir des secours en cas de maladie.

L'intéressante association, dont la constitution, a été autorisée à la fin de 1886, compte près de 45,000 adhérents. Son avoir social atteint 3 millions. Elle paraît appelée à grouper tous les employés des chemins de fer, et l'on ne peut que rendre hommage au but utilitaire et charitable qu'elle poursuit.

L'OBSERVATOIRE DE MONTSOURIS.—Par suite de la cession récente de l'Observatoire de Montsouris à la ville de Paris, cet établissement a dû être réorganisé au point de vue des travaux à y accomplir et sous le rapport du personnel employé; celui-ci comprend une quinzaine d'agents placés sous les ordres des chefs de service. Ces derniers recevront à l'avenir un traitement variant de 3,400 à 5,000 fr.; plus, à titre d'indemnité pour frais, une somme de 600 à 2,000 fr.

Le directeur du personnel est logé: son traitement s'élève à 4,000 fr. Les traitements des employés secondaires varient de 1,800 à 2,700 fr.

Les travaux consistent en une analyse journalière de l'air à Montsouris même, puis sur un autre point du centre de Paris. L'analyse des eaux d'alimentation, des eaux d'égout et des eaux de drainage entre également dans l'ensemble des observations recueillies en quelque sorte en jour le jour.

L'Observatoire de Montsouris réorganisé coûtera annuellement 47,450 fr. pour frais de personnel, d'administration et de mobilier.

Héros et Héroïnes.—Il est peu de personne qui souffrent physiquement sans jamais trouver le courage. Vous est il arrivé de rencontrer quelque héros ou héroïne au teint jaune, dont l'origine du mal serait attribuée avec raison, par l'œil le moins expérimenté, à un trouble du foie, et qui ne se serait jamais plaint très amèrement de douleurs au côté droit, et qui n'aurait pas éprouvé de symptômes de dyspepsie, de maux de tête. Bien certainement vous n'avez jamais rencontré cette personne, car si elle existait c'est qu'elle a suivi partait usage de "Hostetter's Stomach Bitters." Pour purifier le sang de toute bile, faciliter le travail de secrétion des organes, rétablir la régularité du fonctionnement des intestins, aider la digestion, rien comme efficacité n'égale cet incomparable tonique. Les affections dites "Malariales" rétablissant invariablement l'activité du foie, des reins, de la vessie ne guérissant avec ce remède. C'est un apéritif souverain.

Pour la débilité générale, l'émaciation, la phthisie, le Scott's Emulsion d'huile de foie de morue avec hypophosphites est un remède souverain et une nourriture précieuse. Il excite l'apétit, calme le système nerveux et fortifie le corps. Lisez: "J'ai fait l'essai du Scott's Emulsion chez un jeune homme que les médecins désespéraient de guérir. Depuis qu'il prend l'émulsion de Scott, sa toux a cessé, il a engraissé et ses forces lui reviennent. Selon toute apparence, sa vie sera prolongée de bien des années—JOHN SULLIVAN, infirmier à Morganza, Penn.

Décédé, jeudi 18 juillet, à 5 heures et demi A. M., LÉON EDWARD MARQUER, âgé de 2 ans et 6 mois et demi, fils de J. B. Marquer et de Joséphine Durand. Les amis et connaissances de la famille ainsi que les membres de la Société Française de Bienfaisance sont respectueusement invités à assister aux funérailles qui auront lieu aujourd'hui à 9 heures du matin. Le convoi partira de la résidence de ses parents, coin St-Louis et Decatur.

MESSE FUNÈBRE.

Une messe funèbre sera dite le 22 juillet 1887, à 7 heures du matin, à la Cathédrale St Louis, pour le repos de l'âme de feue Dame WILLIAM DeBUYS, née Mathilde Mercier. Les amis et connaissances sont priés d'y assister.

De la part de son mari et de ses enfants.
17 juil—17,19,21

PICKWICK CLUB BUILDING,
No 140 rue du Canal.
B. TREMOULET
Vend en gros et en détail VINS et LIQUEURS de toutes sortes. Comestibles de choix, etc.
Livraison à domicile 8 nov86—1an PP